

ÉTUDE DE TEXTE FRANÇAIS

Durée : 5 heures

Nous étions en 1891 ou 1892, j'avais 4 ou 5 ans, et l'on ne voyait que moi à bord, escorté de mon matelot, ce bon géant qui faisait mes trente-six volontés, me montant au nid de corbeau du mât de misaine, me descendant à fond de cale par le trou d'homme de l'écubier, me promenant dans les machines et jusqu'au bout du tunnel des arbres de couche, là où il faut se glisser en rampant pour atteindre le point où l'on sent gargouiller les hélices, vibrer la coque comme une membrane, couler l'eau profonde de la mer à l'intérieur de l'oreille et, assis au centre de ce point idéal et d'équilibre instable, on participe à tous les mouvements du navire qui comme une bête rétive appuie à gauche, appuie à droite, fait grincer les guindeaux du gouvernail, reçoit des gifles, des coups, des chocs, fonce en avant pour ne pas se cabrer, s'affaisser par l'arrière, couler, s'arrache, peine et travail. Et au fin fond de ce tunnel, sous une ampoule électrique qui l'éclaire et s'y reflète, on voit miroiter une eau lourde dans un puisard qui se remplit de l'eau de mer qui suinte à travers les joints et les presse-étoupe des hélices et de l'huile chaude qui dégouline goutte à goutte des arbres de couche, c'est la souille, où l'on jette les petits enfants pas sages, me disait Domenico avec un air de croque-mitaine. Mais je n'avais pas peur, le géant me tenait fortement par la main – et n'était-il pas mon complice ? Ne devions-nous pas visiter New York ensemble ? N'étions-nous pas des amis, tous deux ?

Domenico me parlait beaucoup de New York quand nous prenions les quatre heures à la cambuse où il y avait toujours deux, trois matelots en train de fumer la pipe qui l'écoutaient parler, mais je n'en ai rien retenu, distrait que j'étais par ces hommes tous plus ou moins barbus qui se faisaient tous la tête inquiétante du commandant. En revanche, je n'ai rien oublié de ce que Domenico racontait de son pays natal, Taormina, la ville peinte, le soir, quand j'avais obtenu la permission d'aller coucher avec lui au poste de l'équipage après avoir fait une scène à maman.

— C'est la ville des monstres, disait-il en étrennant sa chique qu'il avait longuement malaxée entre ses paumes et qui devait durer toute la nuit et jusqu'au lendemain soir, c'est la ville des monstres marins comme on peut en voir, des vivants, à Naples, à l'Aquarium, et partout ailleurs dans le monde dans les baraques foraines où l'on expose les petits, à l'état de mort dans des bocaux gélatineux ou à l'état desséché, les plus grands, sur un lit de varech derrière une vitrine avec défense d'y toucher ! A Taormina, il n'y a pas de caves à vin. Chez nous, sous chaque maison s'étend une grotte sous-marine pleine du va-et-vient et du frissoulis ou du mugissement des vagues. Ces grottes sont profondes. Depuis toujours on y jette les petits enfants qui viennent au monde. Ceux qui ne savent pas nager sont mangés par les murènes. Les autres se sauvent au large et reviennent adultes sur les côtes ; ce sont les thons, les marsouins, les narvals, tous ces mabouls qui rigolent dans la tempête et qui se laissent prendre par temps calme par centaines de mille. Les filles qui sont malignes se laissent couler à pic et remontent à la surface quand elles sont nubiles. Elles ont alors la tête molle, les dents pourries, un drôle de museau et une voix d'or. On les appelle les sirènes et elles passent pour être princesses. Mais malheur au pêcheur qui fait l'amour avec une sirène, il engendre le requin-marteau, le poisson-scie ou à vilebrequin, rien que des êtres à deux têtes car les sirènes n'ont pas de cervelle et chantent des foutaises. Quant aux petits enfants qui reviennent dans leur berceau après avoir livré combat aux murènes, ils sont souvent défigurés pour le restant de leurs jours, ou portent d'étranges cicatrices, ou font d'étranges maladies qui leur marbrent le corps, mais les survivants forment plus tard les meilleurs marins de la Méditerranée et les plus hardis pilotes, et quand ils reviennent, hommes, de leur longue circumnavigation pour prendre femme à Taormina, ce sont eux qui peignent les maisons et couvrent les murs de la ville de graffiti indéchiffrables qui racontent leurs aventures de mer et sont des prophéties. Mais Taormina se dépeuple. L'eau est un songe et le ciel et tout ce qu'il contient matin et soir d'astres, de vents, d'oiseaux et de fumées est un leurre qui trompe sur la fuite du temps. Il y a des hommes de chez nous qui sautent par-dessus bord pour aller chercher une étoile dans l'eau. L'océan est un mensonge...